cle. A la mort de Beda Marian, son époux (1475), elle fut appelée à la régence et conserva le pouvoir sous le nom de ses fils et petits-fils Alexandre, Naod, Amdaizgon et David. C'était une femme d'un esprit ferme, pleine de prudence et d'habileté. Sous son administration, qui dura près d'un demi-siècle, elle employa d'immenses richesses, provenant de terrains qu'elle possédait dans le Goiam, à faire des routes, à creuser des canaux, à élever des monuments, et surtout des lieux de refuge pour les pauvres. Lorsque les mahométans menacèrent l'Abyssinie, Hélène invoqua le secours du roi de Portugal, qui lui envoya une ambassade et profita de l'occasion pour établir çà et là, dans le cœur de l'Abyssinie, quelques comptoirs de commerce (1519).

**HÉLÈNE**, duchesse d'Orléans. V. ORLÉANS.

***Hélène***, roman, par Mme Ch. Reybaud (Paris, 1850). Le sujet choisi par l'auteur n'a rien de bien neuf ni de bien original; mais, grâce à la finesse des détails, grâce surtout à un style élégant, le roman d'*Hélène* est un de ceux qui ont valu le plus de lecteurs à Mme Ch. Reybaud. La scène se passe à l'époque de la Révolution. Deux familles sont en présence : l'une riche et noble, l'autre riche également, mais de la classe bourgeoise, ce qui n'empêche pas Marcelin Montarieux d'aspirer à la main de Mlle Hélène de Blanquefort. La Révolution survient. Le père de Marcelin devient un républicain enthousiaste, et, dans sa ferveur révolutionnaire, va même jusqu'à citer devant le tribunal le père d'Hélène; ce n'est que par un miracle que celui-ci échappe à l'échafaud. Cependant les deux jeunes gens, tout en déplorant les événements qui les ont divisés, n'ont jamais cessé de s'aimer, et c'est sur la terre d'exil qu'ils se retrouvent après quelque temps, et oublient le passé dans la communauté du malheur qui les rassemble.

***Hélène Peyron***, drame en cinq actes et en vers, de Louis Bouilhet (Odéon, 11 novembre 1858). Le sujet, emprunté à la vie réelle, est d'un intérêt poignant, et l'auteur l'a traité, sinon en dramaturge consommé, du moins en poëte qui sait masquer un défaut de charpente par de beaux vers. Le banquier Daubret, un ancien viveur, est marié depuis deux ans à une femme qu'il adore, et dont le seul chagrin est de n'être pas encore mère. Un hasard va faire retomber sur ce ménage heureux les fautes de jeunesse du mari. Marceline, une ancienne maîtresse de Daubret, dont elle a eu une fille, Hélène, vient implorer la pitié de celui qui l'a séduite autrefois, et qui maintenant ne sait trop quoi répondre : il a bien envie de la mettre tout simplement à la porte.

Mme Daubret, cédant à un mouvement de curiosité jalouse, a tout entendu. Elle a l'héroïsme de vouloir adopter la fille de son mari, mais elle veut que Marceline s'engage à ne plus revoir Hélène. La lutte est rude dans le cœur de la mère; cependant celle-ci se décide à se séparer de sa fille, pour qu'Hélène soit heureuse et qu'elle ignore à jamais la tache de sa naissance.

Quinze ans se sont écoulés. Daubret a été nommé député grâce à l'influence d'un ami de la maison, Flavignac, auquel il se propose de donner la main de sa fille. Hélène aime Flavignac, et l'union va s'accomplir; il ne reste plus au prétendu qu'à congédier une maîtresse qu'il a, lui aussi; mais cette maîtresse est Marceline. Quand elle apprend le mariage projeté, elle court chez Daubret. Le banquier est foudroyé par cette révélation; Hélène, égarée par l'amour, insulte Marceline, en qui elle ne peut voir qu'une rivale, et Mme Daubret est obligée de lui apprendre que Marceline est sa mère; alors, c'est contre son père qu'elle se retourne.

De beaux vers atténuent ce que la scène a d'un peu forcé. Hélène, devenue plus calme, se voue au cloître et dénoue ainsi une situation devenue insoluble. *Hélène Peyron*, jouée devant une salle sympathique, obtint un succès qui rappela, pour quelques instants, les grands jours du romantisme.

**HÉLÈNE (SAINTE-)**, île de l'océan Atlantique équinoxial, à 1,800 kilom. O. du cap Negro, partie la plus voisine de l'Afrique, et à 3,000 kilom. S.-E. du cap Saint-Augustin, pointe la plus orientale du Brésil; par 15° 15' de latit. S., et 8° 9' de long. O. Elle a 17 kilom. de l'E. à l'O., 12 kilom. du N. au S., 44 kilom. de circuit, environ 144 kilom. carrés de superficie, et 5,700 hab. Ch.-l. Jamestown.

Les nuages qui se condensent au-dessus de l'île Sainte-Hélène la font reconnaître à une distance considérable. De plus près, elle offre l'apparence d'un rocher nu, presque perpendiculaire du côté du N., et s'abaissant graduellement vers le S. A mesure qu'on approche, elle paraît plus inégale et plus déchirée; bientôt on ne voit plus qu'un entassement de rocs brisés et de collines taillées à pic à leur sortie de la mer, puis s'élevant intérieurement à de grandes hauteurs, et laissant voir çà et là des rochers suspendus, entrecoupés de vallées étroites ou de fissures irrégulières. « On ne peut rien imaginer, dit M. d'Avezac, de plus triste et de plus désolé que cette ceinture de coteaux noirs, déchirés, consumés, sans arbres, sans buissons, sans aucune trace de verdure, haute de 200 à 400 mètres, interceptant la vue des montagnes intérieures, au sommet desquelles semble s'être réfugiée la végétation. » Nous avons dit les montagnes intérieures. En effet, l'intérieur de l'île est traversé, de l'O. à l'E., par une chaîne de montagnes dont la plus haute cime est le pic de Diane, qui atteint 820 mètres au-dessus du niveau de la mer. Les pics les plus élevés, après celui de Diane, sont : la pointe de *Cuckold* et le mont *Halley*, qui ont, la première 815, et le second 750 mètres de hauteur, et qui sont fréquemment enveloppées de nuages; le *Flag-Staff* ou Mât de Pavillon, ayant 690 mètres; le *Barnscliff* ou roc de la Grange, surplombant la mer de 675 mètres; l'*Alarm-House* ou Maison d'alarme, élevée à 595 mètres, et enfin *Longwood-House*, qui atteint 535 mètres au-dessus du niveau de l'Océan.

Le pourtour de l'île offre l'aspect de murailles bastionnées, présentant un quintuple front accusé par des saillies de pointes que l'on nomme *Sugar-Loaf* ou Pain de Sucre au N., *Manaud* à l'O., *Speery* au S., *Gills* à l'E., *Barn-Point* ou Pointe de la Grange au N.-E., *Munden's-Point* et *Horse-Pasture-Point* au N.-O. Sur le rivage sont disséminés quelques îlots, notamment ceux de *Needles*, ou des Aiguilles, au S., d'*Egg-Island*, ou l'Ile aux Œufs, de *Lighter-Rock*, ou rocher de la Gabare, sur la côte N.-O., de Georges et le Pilier d'Hercule au S.-E. Nous ne signalons que les îlots les plus importants, car on en remarque une foule d'autres trop peu considérables pour mériter une mention. Aucune plage ne sépare l'île de la mer, qui heurte constamment les falaises de Sainte-Hélène d'un flot impatient. Au N.-E. et au S., les vagues bouillonnantes cachent des roches pointues qui offrent de grands dangers pour la navigation. Bien que l'île soit circonscrite par une sorte de rempart basaltique, elle offre à son pourtour quelques anses par où elle est accessible; mais elle n'a qu'un seul mouillage, celui de *James'-Valley-Bay* au N.-O. C'est aussi au N.-O. que se trouvent les anses de *Lemon-Valley* et de *Rupert's-Bay*. Le mouillage de James'-Valley-Bay est bien abrité et d'un libre accès; cependant, à certaines époques de l'année, les navires ne peuvent pas accoster, à cause de la violence du ressac.

Les roches qui constituent le sol de l'île sont de nature volcanique. « La masse principale, dit M. d'Avezac, est, en effet, basaltique, en couches épaisses, fortement inclinées à l'horizon, alternant çà et là avec des bancs d'argile diversement coloriés; le calcaire ne se montre qu'en petite quantité. Le basalte, quelquefois grossièrement cristallisé en prismes, tantôt dur et cassant, d'un beau noir, d'un grain fin et homogène, le plus souvent rougeâtre, poreux, contient une quantité considérable de pyroxène et de chrysolithe, dans une proportion variable qui va jusqu'à plus de moitié de son poids; ailleurs, ce sont des laves poreuses dont les alvéoles sont remplis de soufre; en d'autres endroits, des scories rouges. Partout est empreinte la trace manifeste d'une action volcanique primordiale, dont les convulsions depuis longtemps apaisées ont laissé au temps le loisir d'agir à son tour et de décomposer une partie de ces roches, qui, désagrégées, fendillées, crevassées, présentent sur certains points l'aspect de ruines près de s'écrouler sur celui qui les considère. » Quelques secousses de tremblements de terre ont été ressenties à Sainte-Hélène, notamment en 1756 et 1782. Des mines de fer, d'or, de cuivre existent dans l'intérieur de l'île; mais elles sont peu abondantes, et, du reste, le manque de combustible s'est jusqu'ici opposé à leur exploitation. L'île n'est arrosée par aucun cours d'eau considérable, mais par un grand nombre de ruisselets et de sources qui ne tarissent jamais, même en temps de sécheresse. Dans les parties susceptibles de culture, la terre est généralement grasse et argileuse; elle contient beaucoup de principes salins. Les noires collines qui forment la ceinture de l'île sont dépourvues de végétation. Du reste, la stérilité attriste également les vallées voisines de la mer, et la végétation n'est vigoureuse que dans les hautes régions de l'île. Sur plusieurs points même, la culture n'a pu s'établir que sur des terres rapportées et maintenues par des encaissements. Parmi les produits de la flore de Sainte-Hélène, nous signalerons : la fougère arborescente, qui s'élève jusqu'à 7 mètres de haut; trois espèces de gommiers (c'est de ces gommiers que s'est formée la forêt de Longwood, la seule de l'île); l'ébénier, le bois à corde, l'aloès, le chêne, le pin, le cyprès, le myrte, l'oranger, le citronnier, le limonier, le figuier, le grenadier, le mûrier, le tamarinier, le manguier, le cocotier, la vigne, la canne à sucre, l'ananas, le pommier, le pêcher, l'abricotier, etc. On cultive avec succès les plantes potagères et les légumes frais, l'igname, la patate, les choux, les fèves, les pois et les citrouilles. Les habitants élèvent des bœufs, des chèvres et des chevaux. Ces derniers, venus du Cap de Bonne-Espérance, sont d'une race petite, mais belle; ils sont renommés pour leur ardeur, leur vélocité, et surtout pour la sûreté de leurs jambes, qualité précieuse dans un pays où les chemins sont si difficiles. On y trouve beaucoup de lapins, des cochons, quelques sangliers, des pintades, des pigeons, des ramiers, des perdrix, des faisans, des gélinottes, des paons, des oies, des poules d'eau noires et grises, des mouettes, des pingouins, etc. Les rats et les moineaux abondent et sont un véritable fléau pour les récoltes. Sur les côtes, on pêche des baleines et des poissons très-nombreux et très-variés; on en compte plus de soixante-dix espèces.

Le climat de l'île est tempéré et sain, quoi qu'on en ait dit. L'été est moins chaud et l'hiver moins froid que dans beaucoup de pays de l'Europe. Le thermomètre s'élève rarement au-dessus de 17° Réaumur, et descend rarement au-dessous de 10°. Le vent dominant est celui du S.-E. Le tonnerre y gronde rarement; mais, dans les fortes chaleurs, les éclairs sillonnent parfois la nue. La sécheresse détruit parfois les récoltes, mais, en général, la pluie tombe dans toutes les saisons. Le mois de février est celui où la pluie est le plus abondante.

L'île Sainte-Hélène est une possession anglaise. Elle est placée sous l'autorité d'un gouverneur militaire assisté d'un gouverneur civil. Elle offre un point de relâche très-sûr et en tous points favorable aux vaisseaux qui viennent des Indes orientales; il n'en est pas de même pour les navires arrivant de l'Europe. Ces derniers, repoussés par des vents et des courants contraires, ne peuvent aborder qu'avec de grandes difficultés.

Cette île fut découverte, le 21 mai 1502, par don Juan de Noya, navigateur portugais, revenant d'une expédition dans laquelle il avait eu déjà la bonne fortune de faire une première découverte, celle de l'île de l'Ascension. Don Juan de Noya prit possession de l'île et lui donna, en souvenir de l'impératrice Hélène, dont l'Eglise grecque célébrait ce jour-là la fête, le nom de *Santa-Helena*. Les premiers habitants de l'île furent des transfuges portugais, qui avaient été livrés à Albuquerque par un chef indien devant Goa et auxquels on fit couper le nez, les oreilles, la main droite et le petit doigt de la main gauche. Pendant longtemps, les Portugais dérobèrent soigneusement la connaissance de l'île Sainte-Hélène aux autres nations. Cependant les Anglais y abordèrent en 1588, et bientôt après elle fut connue des Hollandais et des Espagnols. Les établissements que les Portugais avaient fondés sur la côte d'Afrique leur firent négliger Sainte-Hélène; bientôt même ils l'abandonnèrent tout à fait. Les Hollandais s'y établirent à leur place, puis ils la quittèrent à leur tour (1651). Les Anglais, les ayant remplacés, élevèrent un fort auquel ils donnèrent le nom de fort James. Un grand nombre de familles anglaises, ruinées par le grand incendie de Londres, ne tardèrent pas à grossir considérablement la population de cette colonie. Vers la fin de 1672, les Hollandais, regrettant l'abandon qu'ils avaient fait de Sainte-Hélène, surprirent le fort par trahison et reprirent l'île; mais les Anglais, ayant reçu du renfort, les en chassèrent quelques jours après. L'histoire de l'île n'offre rien de bien intéressant jusqu'en 1815, année où elle fut assignée par le gouvernement britannique pour servir de prison au plus grand homme de guerre des temps modernes. Nous ne raconterons pas ici les péripéties de cette captivité, qui a rendu le nom de l'île inséparable de celui de Napoléon. Le *Bellérophon*, sur lequel on avait embarqué l'illustre captif, aborda à l'île de Sainte-Hélène le 17 octobre 1815. Napoléon fut affranchi par la mort, au bout de six ans (il mourut le 5 mai 1821, à six heures du soir), de cette dure captivité, que les mauvais traitements et la tyrannie du trop fameux Hudson Lowe rendaient plus affreuse encore. Nous ne raconterons pas ici des événements que tout le monde connaît et qui trouveront leur place ailleurs. Le corps de Napoléon reposa à Sainte-Hélène jusqu'en 1840. Cette année-là il fut ramené en France sur le vaisseau la *Belle-Poule*, que commandait le prince de Joinville, et déposé aux Invalides.

Le gouvernement du second Empire a acheté, en 1858, l'habitation de Napoléon à Sainte-Hélène et l'a fait remettre dans l'état exact où elle était pendant le séjour forcé dans l'île du vaincu de Waterloo; il a acquis aussi la vallée du tombeau où fut sa sépulture avant qu'on eût rapporté ses restes en France. Un officier supérieur fut désigné pour résider à Longwood comme gardien conservateur du tombeau de Napoléon.

**HÉLÉNÈNE** s. m. (é-lé-nè-ne). Chim. Carbure d'hydrogène, dérivé de l'hélénine : *On prépare l'*HÉLÉNÈNE ($C^{15}H^8$) *en distillant l'hélénine avec l'acide phosphorique anhydre.*

**HÉLÉNIDE** s. f. (é-lé-ni-de — de *Hélène*, nom pr.). Moll. Genre de foraminifères, formé aux dépens des orbiculines.

**HÉLÉNIE** s. f. (é-lé-nî — du nom d'*Hélène*, dont les larmes, dit-on, donnèrent naissance à cette plante). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des sénécionées, comprenant environ quinze espèces qui croissent en Amérique : *L'*HÉLÉNIE *d'automne ne craint point les hivers du climat de Paris.* (Bosc.)

— pl. Antiq. gr. Fêtes qu'on célébrait à Lacédémone en l'honneur d'Hélène.

— **Encycl.** Bot. Les *hélénies* sont de belles plantes à fleurs jaunes, dont plusieurs sont cultivées dans nos jardins. L'*hélénie* d'automne dépasse la hauteur de 1 mètre; originaire de l'Amérique du Nord, elle croît très-bien en pleine terre sous le climat de Paris, où elle fleurit d'août en octobre et produit un bon effet dans les massifs et les plates-bandes des grands jardins. On la propage de semis, et mieux d'éclats de pieds. L'*hélénie* à petites feuilles est originaire du Portugal; elle est moitié moins haute que la précédente, et ses capitules, d'un jaune verdâtre au centre, sont d'un jaune pâle à la circonférence.

**HÉLÉNIÉ, ÉE** adj. (é-lé-nié — rad. *hélénie*). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte au genre hélénie.

— s. f. pl. Groupe de plantes, de la famille des composées, tribu des sénécionées, ayant pour type le genre hélénie.

**HÉLÉNIEN** s. m. (é-lé-niain). Hist. relig. Nom donné aux disciples de Simon le Magicien, à cause d'Hélène, sa maîtresse, qu'il faisait passer pour le Saint-Esprit.

**HÉLÉNINE** s. f. (é-lé-ni-ne). Chim. Syn. de GLUCOSIDE INULINE.

**HÉLÉNION** s. m. (é-lé-nion — d'*Hélène*, nom pr.). Bot. Syn. d'HÉLÉNIE. ‖ Nom vulgaire d'une espèce d'aunée. ‖ On dit aussi HÉLENIUM.

**HÉLÉNOL** s. m. (é-lé-nol — rad. *hélénie*). Chim. Camphol cristallisable, blanc, insoluble dans l'eau, soluble dans l'alcool, l'éther et les essences, tiré de l'aunée qui lui doit son odeur et, en partie, sa saveur. Il fond à 72°, bout entre 275° et 280°.

**HELEN'S (SAINT-)**, ville d'Angleterre, comté de Lancastre, à 32 kilom. E. de Liverpool, sur le canal de Pankey; 18,396 hab. Cette ville est remarquable par ses manufactures de glaces, parmi lesquelles on distingue surtout celle qui est connue sous le nom d'*Union plate glass*. Saint-Helen's n'était encore qu'un petit village il y a quelques années; grâce à son industrie, elle est devenue en peu de temps une ville importante.

**HELENSBURGH**, bourg d'Ecosse, comté et à 12 kilom. O. de Dumbarton, sur la Clyde et le loch de Glore; 2,229 hab. Bains de mer très-fréquentés.

**HÉLÉNUS**, fils de Priam et d'Hécube, devin fameux, formé par sa sœur Cassandre dans l'art de la prophétie. Seul de tous les fils de Priam, il survécut à la ruine de sa patrie. Vers la fin de la guerre de Troie, Hélénus, indigné de n'avoir pu obtenir la belle Hélène en mariage, avait abandonné ses concitoyens et s'était retiré sur le mont Ida; mais Calchas, un autre devin des plus clairvoyants, indiqua au rusé Ulysse la retraite d'Hélénus. On alla le surprendre pendant la nuit et on l'amena prisonnier dans le camp des Grecs. Le pauvre devin fut réduit à dévoiler l'avenir aux ennemis de sa patrie. Il aurait pu tromper les Grecs; mais il mit tant de conscience à rendre ses oracles que, grâce à lui, ils finirent par s'emparer de Troie. Il leur avait annoncé que la victoire était réservée à Philoctète. Après la guerre, tandis qu'Agamemnon emmenait Cassandre, Pyrrhus, fils d'Achille, emmena de son côté l'infortuné Hélénus. Mais le devin esclave s'arrangea pour faire à Pyrrhus de si heureuses prédictions que celui-ci l'honora bientôt de son amitié, et, en reconnaissance des bons services d'Hélénus, il lui céda son trône et la veuve inconsolable d'Hector, Andromaque. Virgile nous a rapporté cette légende, en l'embellissant comme il savait faire. Au livre III, Enée rencontre, en abordant en Epire, sa célèbre compatriote, qui savait si bien concilier son souvenir pour son premier mari avec son amour pour Hélénus. Hélénus régna en Epire jusqu'à sa mort, et son fils partagea ses Etats avec le fils de Pyrrhus, Molosse (v. *Iliade*, VI, 76; VII, 47; *Enéide*, III, 295; Pausanias, I, 11; II, 33; Ovide, *Métamorphoses*, XIII, 99-723; XV, 437).

**HÉLÉNUS**, fils de Pyrrhus, roi d'Epire, qui vivait au IIIe siècle avant notre ère. Il suivit son père dans l'expédition qu'il fit en Sicile et en Italie, se maintint à Tarente après son départ, puis alla le rejoindre en Grèce. En 272, Hélénus assista à l'attaque dirigée contre Argos, attaque dans laquelle son père perdit la vie, et il fut fait prisonnier par Antigone Gonatas, qui lui permit de retourner en Epire.

**HÉLÉOCHARIDE** s. f. (é-lé-o-ka-ri-de — du gr. *helos, heleos*, marais; *charis*, grâce). Bot. Genre de plantes, de la famille des cypéracées, tribu des scirpées, réunie par quelques auteurs, comme simple section, au genre scirpe, et comprenant plusieurs espèces qui croissent dans les marais de l'Europe.

**HÉLÉOCHLOÉ** s. f. (é-lé-o-klo-é — du gr. *helos, heleos*, marais; *chloa*, herbe). Bot. Syn. de SPOROBOLE, genre de graminées.

**HÉLÉODROMIE** s. f. (é-lé-o-dro-mî — du gr. *hèleos*, fou; *dromeus*, coureur). Entom. Genre d'insectes diptères némocères, de la famille des tanystomes, tribu des empides, comprenant quatre espèces dont le type se trouve en Angleterre.

**HÉLÉOPHAGE** adj. (é-lé-o-fa-je — du gr. *hèlos*, clou; *phagô*, je mange). Helminth. Ver qui se développe dans les bubons.

**HÉLÉPOLE** s. f. (é-lé-po-le — du gr. *helein*, prendre; *polis*, ville). Art. mil. anc. Grande machine de siége en forme de tour, supportée par des tortues et armée d'énormes béliers : *C'est au plus tôt sous Alexandre qu'on voit employer, pour l'attaque des places, ce système complet de mines, de tranchées, de tours mouvantes*, d'HÉLÉPOLES. (De La Malle.)



— **Encycl.** On a particulièrement donné ce nom d'*hélépole* à une sorte de tour énorme dont Démétrius Poliorcète fit usage pour l'attaque des villes, de Rhodes principalement. Rien n'est plus contradictoire que les récits des historiens et des savants relativement à la forme et à la construction de cette machine de guerre. Citons d'abord Plutarque dans la traduction d'Amyot :

« Démétrius fit approcher de leurs murailles (des Rhodiens) la plus grande machine qu'il eût, de laquelle le pied étoit en forme de tuile, plus long que large, et avoit par le bas, en chaque côté de sa longueur, quarante-huit coudées et soixante-six de hauteur, allant toujours en rétrécissant en pointe par le haut, tellement que les pans en étoient au-dessus plus étroits que non pas à la base, et par le dessus étoient bien liés et renforcés de plusieurs étages. Le front qui regardoit vers les ennemis étoit ouvert et avoit à chaque étage des fenêtres, par lesquelles on jetoit toutes espèces de traits, parce qu'elles étoient pleines d'hommes combattant à toutes sortes d'armes. Mais elle étoit si bien assise qu'elle ne branloit pas, ni ne penchoit d'un côté ni de l'autre quand on la faisoit mouvoir, et demeuroit droite et ferme dans son soubassement, s'avançant également autant en un endroit qu'en l'autre, avec un bruit et un son merveilleux. Cela, dis-je, apportoit un grand ébahissement à l'entendement et grand plaisir aux yeux de ceux qui la regardoient. »

Voici maintenant la description que nous fournit Diodore de Sicile, et dont nous empruntons la traduction au chevalier de Folard :

« Démétrius, aiant préparé quantité de matériaux de toute espèce, fit faire une machine qu'on appelle *hélépole*, qui surpassoit en grandeur toutes celles qui avoient paru avant lui. La base en étoit quarrée. Chaque face avoit cinquante coudées. Sa construction étoit un assemblage de poutres équarries liées avec du fer; des poutres, distantes les unes des autres d'environ une coudée, traversoient cette base par le milieu, pour donner de l'aisance à ceux qui devoient pousser la machine. Toute cette masse étoit mise en mouvement par le moien de huit roues proportionnées au poids de la machine, dont les jantes étoient de deux coudées d'épaisseur et armées de fortes bandes de fer.

« Pour les mouvements obliques on avoit fait des *antistreptes*, par le moien desquels la machine se tournoit de tous les sens. Aux encoignures il y avoit des poteaux d'égale longueur, et hauts à peu près de cent coudées, tellement penchés les uns vers les autres, que, la machine étant à neuf étages, le premier avoit quarante-trois lits, et le dernier n'en avoit que neuf. Trois des côtez de la machine étoient couverts de lames de fer, afin que les feux lancez de la ville ne pussent l'endommager. Chaque étage avoit des fenêtres sur le devant d'une grandeur et d'une figure proportionnées à la grosseur des traits de la machine. Au-dessus de chaque fenêtre étoit élevé un auvent, ou manière de rideau, fait de cuir garni et rembourré de laine, lequel s'abaissoit par une machine, et contre lequel les coups lancez par ceux de la place perdoient toute leur force. Chacun des étages avoit deux larges échelles, l'une desquelles servoit à porter aux soldats les munitions nécessaires, et l'autre pour le retour. Pour éviter l'embarras et la confusion, trois mille quatre cens hommes poussoient cette machine, les uns par dedans et les autres par dehors. C'étoit l'élite de toute l'armée pour la force et pour la vigueur; mais l'art avec lequel cette machine avoit été faite facilitoit beaucoup le mouvement. Démétrius emploia les équipages des vaisseaux pour aplanir le chemin par où les machines devoient passer. Ce chemin étoit long de quatre stades; de sorte que l'étendue des travaux étoit de six entre-deux de tours et de sept tours, et le nombre tant des ouvriers que des travailleurs montoit à trente mille. »

Donnons enfin la parole à un savant contemporain.

Dans son second mémoire sur les ruines de Ninive, M. Hœfer donne une description tout autre de l'*hélépole*, en reproduisant un dessin d'un monument de Nemrod. « Au bélier, ainsi nommé à cause de la forme de l'extrémité de la poutre, a été substituée une autre machine, l'*hélépole*... En voici la construction : on fait avec des poutres, liées par des crampons de fer, une énorme tortue; on la couvre de peaux de bœufs et de branches d'osier couvertes de terre glaise, pour la mettre à l'abri des projectiles enflammés. Le front est garni de pointes très-aiguës, lourdes masses de fer, et telles que les peintres et les sculpteurs nous représentent les foudres. »

Que le lecteur se décide entre ces trois opinions.

**HÉLEPTE** s. f. (é-lè-pte). Bot. Syn. d'HÉLIOPSIS, genre de composées.

**HÉLER** v. a. ou tr. (é-lé; *h* asp. — angl. *to hail*, proprement saluer, souhaiter la santé, qui appartient à la même famille que *health*, santé, allié lui-même au gothique *hails*, allemand *heil*, sain. Le gothique *hails* est pour *kaljas* et répond au sanscrit *kaljas*, sain, bien portant, d'où *kaljanas*, beau, excellent. On peut comparer, comme appartenant à la même famille : le grec *kalos*, beau, comparatif, *kalliôn*, plus beau, *kallos, kallonê*, beauté, *kallunô*, parer, orner. Change *é* en *è* devant une syllabe muette : *Je hèle, qu'ils hèlent;* excepté au fut. de l'ind. et au prés. du cond. : *Je hèlerai, tu hèlerais*). Mar. Appeler, en parlant d'un navire qu'on veut inviter à se faire reconnaître : HÉLER *un brick*.

— Par ext. Appeler de loin : *Je le* HÉLAI *de toute ma force, et il vint en chancelant me rejoindre à l'arrière.* (Baudelaire.)

**HÉLEUX** s. m. (é-leu; *h* asp.). Ornith. Espèce de héron de Saint-Domingue.

**HELFAUT-BILQUES**, village et comm. de France (Pas-de-Calais), cant. sud, arrond. et à 7 kil. de Saint-Omer; 799 hab. Le camp d'Helfaut, appelé aussi camp de Saint-Omer, est établi au sommet d'une colline escarpée de la rive droite de l'Aa, sur un plateau d'où l'on découvre une vue magnifique. D'innombrables baraques permanentes, construites en bois revêtu de torchis, y forment de vastes quartiers percés de rues qui se coupent à angle droit. En avant du front de bandière, qui a près de 2 kilom. de longueur, se dresse une pyramide, érigée en 1842, à la mémoire du duc d'Orléans, par les régiments alors présents au camp, dont le prince se disposait à venir prendre le commandement lorsqu'il fut victime de l'accident qui lui coûta la vie. L'église d'Helfaut, bâtie en forme de citadelle, est surmontée d'un beau clocher.

**HELFERT** (Joseph-Alexandre, baron DE), jurisconsulte et homme politique allemand, né à Prague en 1820. Il professait le droit romain et le droit canonique à l'université de Cracovie, lorsqu'il fut nommé membre de la diète d'Autriche en 1848. Son talent et l'appui qu'il donna au gouvernement le mirent rapidement en évidence et, cette même année, le prince de Schwarzenberg lui proposa le portefeuille de l'intérieur; mais M. Helfert ne crut pas devoir accepter ce poste dans les circonstances critiques où l'on se trouvait alors, et il se borna à diriger par intérim les affaires de ce département comme sous-secrétaire d'Etat. En 1854, il reçut le titre de baron, fut nommé, quelque temps après, ministre des cultes et conserva ces fonctions jusqu'en 1861. Outre quelques brochures politiques, on a de lui : *Sur la réversion des biens dotaux* (1842); *Huss et Jérôme* (1853); *Sur l'histoire nationale et son rôle en Autriche* (1854).

**HELGAUD** ou **HELGALD**, en latin **Helgeldus, Helgacidus**, historien français, mort vers 1048. Il embrassa la vie religieuse dans l'abbaye de Fleury-sur-Loire et se rendit ensuite à Paris, où il gagna les bonnes grâces du roi Robert qui l'appelait son ami et lui donna un libre accès auprès de lui. Helgaud est l'auteur d'une vie du roi Robert, *Epitome vitæ Roberti regis*, qui a été imprimée pour la première fois en 1577, avec la vie de Louis XI de Guillaume de Nangis, et qui, depuis lors, a été rééditée dans plusieurs recueils, notamment dans les *Historiæ Francorum Scriptores* de Duchesne (Paris, 1736-1739, 5 vol. in-fol.). Cette vie, ou plutôt ce panégyrique, est écrite dans un style si dur, si affecté, si diffus, dit dom Rivet, qu'on n'y reconnaîtrait jamais un disciple d'Abbon. Bien qu'il renferme une foule de détails sans intérêt, cet ouvrage est néanmoins curieux à lire, eu égard aux particularités qui offrent une peinture intéressante et très-naïve des mœurs du temps.

**HELGENŒS**, presqu'île du Jutland, entre les golfes de Begtrap et d'Ebeltoft, reliée par une étroite langue de terre à la presqu'île de Molsland. Elle forme une paroisse de 750 habitants, dans un pays hérissé de montagnes parmi lesquelles l'*Ellemandsbjerg*, qui sert de signal maritime, s'élève de 317 pieds au-dessus de la mer. La presqu'île de Helgenœs est célèbre dans l'histoire des guerres du Danemark. C'est à Helgenœs que le vieux roi Harald à la *dent bleue* fut tué par Palnatoke. En 1044, un grand combat naval y fut livré, où Magnus le Bon mit en fuite Svend Estridsœn. Plus tard, Stig, le régicide, y fixa sa résidence et la fortifia. Dans les dernières guerres du Danemark avec l'Allemagne, Helgenœs fut également l'objet de travaux destinés à en faire un poste militaire; elle servait de point de communication entre le Jutland et les îles danoises.

**HELGOLAND** ou **HELIGOLAND**, c'est-à-dire *Ile des Saints*, ancienne *Hertha*, petite île de la mer du Nord, à 45 kilom. N. des embouchures de l'Elbe et du Weser, à peu près à égale distance de la côte occidentale du Holstein, par 54° 11' de latit. N. et 5° 32' de long. E. Superficie 14 kilom. carrés; 2,800 hab. L'île d'Helgoland se divise en haute et basse terre. La haute terre produit de l'herbe, du trèfle, de l'orge, des pommes de terre et quelques arbustes. La basse terre forme une plaine constamment rongée par les flots de l'Océan. Sur le bord occidental d'une dune de 100 mètres de long sur 330 de large et 6 de haut, ont été établis des bains de mer très-fréquentés. L'île a deux ports défendus par des batteries, et ses habitants possèdent quelques navires qui font de fréquents voyages en Angleterre, en France, en Norvége et dans les ports de la Baltique. Helgoland appartenait jadis au duché de Sleswig; mais, ayant été occupée en 1807 par les Anglais, le traité de Kiel de 1814 l'a laissée en leur possession. Ils l'ont fortifiée et y entretiennent une garnison, tout en respectant, du reste, sa constitution propre et son ancienne indépendance. Helgoland s'appelait jadis *Forsetesland*, de Forsete, dieu de la douceur et de la réconciliation; les nombreux temples qu'on y avait élevés en l'honneur de ce dieu la faisaient considérer comme un lieu sacré, ce qui lui a valu plus tard le nom de Helgoland, qui signifie *Terre sainte*.

L'île est administrée par un gouverneur anglais; au-dessous de lui sont placés 6 conseillers, 8 quarteniers et 16 anciens. C'est des vielles lois frisonnes qu'est tiré le code d'Helgoland, qui ne compte que 14 articles. Les habitants sont de mœurs tellement pures et simples, qu'il n'y a jamais eu de prison dans l'île. Chaque année une assemblée générale règle les dépenses de la commune, et tout propriétaire a le droit d'y prendre la parole. Les Helgolandais appartiennent à la religion évangélique et élisent eux-mêmes leurs pasteurs, dont le plus jeune dirige en même temps la haute classe de l'école qui existe dans l'île; les frais du culte sont répartis entre les propriétaires fonciers. Le dialecte vulgaire des Helgolandais est le frison, mais le service divin se fait en allemand et l'enseignement se donne aussi en cette langue.

**HELGONDE** ou **HÉLIGONDE**, princesse franque, héroïne d'une légende recueillie dans les chroniques polonaises de l'époque antérieure au IXe siècle de notre ère. En voici l'abrégé, auquel nous conserverons toute la naïveté de la tradition primitive. Le valeureux Walgerz, comte de Tyniec, va conquérir dans les pays étrangers ses éperons de chevalier, et arrive à la cour du roi de France, où son courage, son adresse dans les exercices du corps et ses triomphes dans les tournois attirent sur lui tous les regards, mais surtout ceux d'Helgonde, fille du roi. Pour se rapprocher de cette princesse, il accepte à la cour l'emploi d'échanson, et voit bientôt son amour partagé; mais il a un rival, Arinold, prince allemand, qui est d'autant plus épris d'Helgonde que celle-ci reste complétement indifférente à sa passion. Les deux amants, prévoyant que le roi s'opposera à leur union, prennent la résolution de fuir ensemble en Pologne; le jaloux Arinold, informé de ce dessein, se hâte de se rendre dans son royaume, par où les fugitifs doivent passer, et ordonne aux bateliers du Rhin d'exiger de tous les voyageurs un marc d'or pour le prix du passage de ce fleuve. Walgerz et Helgonde arrivent sur ses bords, payent la redevance exigée et se dirigent en toute hâte vers la Pologne. A cette nouvelle, Arinold s'arme, monte sur son coursier et se lance à leur poursuite. Il les atteint bientôt. « Arrête, traître! crie-t-il à son rival; tu n'as pas payé le passage et tu enlèves la fille du roi. — Tu mens! lui répond Walgerz; j'ai payé le passage, et la fille du roi me suit volontairement. » Ils en viennent aux mains, et Arinold est tué. Walgerz arrive ensuite heureusement à son château de Tyniec; mais aussitôt ses sujets viennent se plaindre à lui des maux qu'ils ont eu à endurer, pendant son absence, de la part de Wislaw le Beau, prince de Wisliça, de la race de Popiel. Walgerz, après avoir vainement demandé une juste réparation à Wislaw, rassemble ses guerriers, marche contre lui, le bat, le fait prisonnier et l'enferme dans un des cachots du château de Tyniec. Peu après, il vole, sur l'ordre du roi, à la défense des frontières. Helgonde se désespère de son départ; ne le voyant pas revenir, après une longue absence, elle commence à soupirer et gémit, devant sa fidèle suivante, « de n'être ni vierge, ni épouse, ni veuve. » La rusée suivante comprend la langueur de sa maîtresse, et lui dit qu'il y a dans le château un beau prisonnier qui peut la consoler. Puis elle amène à la chambre d'Helgonde Wislaw délivré de ses fers. La princesse, oublieuse de la foi qu'elle a promise à son amant, non-seulement lui devient infidèle, mais encore s'enfuit avec le captif à Wisliça. La guerre terminée, Walgerz revient à Tyniec, couvert de gloire et chargé des dépouilles de l'ennemi; mais, en arrivant à la porte du château, il s'étonne de ne pas voir Helgonde, qui, lorsqu'il s'absentait, avait coutume de venir toujours au-devant de lui; il interroge ses serviteurs et apprend qu'elle s'est enfuie avec Wislaw. Fou de désespoir et altéré de vengeance, il se rend aussitôt, sans aucune escorte, à Wisliça; il y trouve Helgonde seule, Wislaw étant à la chasse. Cette femme, aussi rusée que perfide, court au-devant de lui, se précipite à ses genoux et accuse Wislaw de l'avoir enlevée par force de Tyniec; puis elle l'engage à se cacher dans une chambre qu'elle lui indique, et lui promet de livrer son rival à sa juste vengeance. Walgerz obéit, mais il reconnaît trop tard la trahison de l'infidèle. Il est attaqué par les serviteurs de Wislaw, succombe sous le nombre et devient prisonnier de son rival, qui, redoutant qu'il ne s'échappe, le confie à la garde de sa sœur Rynga. Pour ajouter encore à son supplice, on l'enchaîne, et on lui passe au cou un collier de fer, retenu à la muraille de la chambre où chaque jour Wislaw et Helgonde viennent, sous ses yeux, se donner des preuves de leur amour. Morne et impassible, le captif garde à cette vue un dédaigneux silence; mais Rynga, sa gardienne, qui est d'une laideur repoussante, a pitié de ses souffrances, s'éprend de lui et lui promet de lui rendre la liberté, s'il s'engage à l'épouser et à épargner la vie de son frère. Walgerz accepte, Rynga ouvre la serrure de ses chaînes, et lui rend son épée, qui était accrochée au mur même de la salle. Helgonde et Wislaw viennent, comme d'ordinaire, prendre leurs ébats en présence du prisonnier. Celui-ci, rompant pour la première fois son long silence, leur crie : « Que diriez-vous si je vengeais maintenant sur vous les souffrances que vous m'avez fait endurer? » Helgonde, saisie d'étonnement et de crainte, en voyant que l'épée de Walgerz n'est plus suspendue au mur, dit à son amant : « Wislaw, j'ai peur; vois, son épée n'est plus à sa place. » Mais Wislaw, confiant dans la fidélité de sa sœur, jette un regard de mépris au prisonnier, et répond : « Quand même tu aurais cent épées, je ne te crains pas, et je te pardonnerais même si tu me tuais. » Walgerz se défait alors de ses fers, s'élance, et, de deux coups de sa terrible épée, tue les coupables. Il prend ensuite la fuite avec sa libératrice Rynga, qui sut cacher si habilement la mort de son frère, que les guerriers de ce dernier ne la connurent que lorsque le héros était déjà en sûreté derrière les remparts de Tyniec. Helgonde fut enterrée à Wisliça; le chroniqueur Godzislaw Baszko raconte qu'en 1242 on voyait encore son image gravée sur la pierre de son tombeau. Les aventures de cette princesse ont fourni à Antoine Hofmann le sujet d'une tragédie, en cinq actes et en vers, qui fut représentée sur le théâtre de Varsovie pendant les dernières années de l'existence du grand-duché. J.-J. D..., auteur anonyme de la tragédie de *Wanda*, a également publié, sur le même sujet, une tragédie en cinq actes et en vers, intitulée : le *Comte de Tyniec* (Cracovie, 1810).

**HÉLI**, grand prêtre et juge en Israël, vers le milieu du XIIe siècle avant l'ère chrétienne. Nous ne savons presque rien des événements qui signalèrent sa judicature. Ce fut sous sa direction et près du tabernacle, à Silo, où il résidait, que fut élevé le prophète Samuel. La tradition nous raconte les désordres des fils d'Héli, Hophni et Phinées, leur rapacité, leurs violences et leur libertinage. Déjà vieux, Héli ne pouvait les réprimer. Ils allaient probablement succéder à leur père, lorsque, heureusement pour les Hébreux, ils furent tués dans une bataille contre les Philistins, où ils avaient été accompagner l'arche sainte qui tomba entre les mains de l'ennemi. Héli, en apprenant ces fatales nouvelles, tomba de son siége et se tua. Il avait quatre-vingt-dix-huit ans, et sa judicature en avait duré quarante. Samuel lui succéda.

**HÉLIACTIN** s. m. (é-li-a-ktinn — du gr. *hêlios*, soleil; *aktin*, rayon). Ornith. Genre d'oiseaux, de la famille des trochilidées, formé aux dépens des colibris.

**HÉLIACTIS** s. m. (é-li-a-ktiss — du gr. *hêlios*, soleil; *aktin*, rayon). Bot. Syn. de MICRASTÉRIE, genre de végétaux cryptogames.

**HÉLIADE** s. m. (é-li-a-de — du gr. *hêlios*, soleil). Ornith. Syn. de CAURALE.

**HÉLIADE** (Jean), poëte et publiciste roumain, né à Turgowiste en 1801. Doué d'une rare intelligence, développée par une infatigable ardeur au travail, il devint, à vingt ans, professeur au collége de Bukharest, où il venait d'achever ses études. Peu après, il traduisit le *Traité de mathématiques* de Francœur, et donna une édition remaniée de la *Grammaire romaine* de Vacaresco. Vers cette époque, il se familiarisa avec la poésie étrangère et traduisit des poésies de Lamartine et de Voltaire. Ce fut en 1829 qu'il publia sa première œuvre poétique originale, *Ode à l'empereur Nicolas*, bientôt suivie des *Ruines de Turgowiste*, stances héroïques, et d'un poëme intitulé : le *Séraphin et le Chérubin*, qui le plaça au rang des premiers poëtes de son pays. En 1831, il fonda le *Courrier valaque*, journal politique qui soutint avec modération l'idée d'une réforme libérale. Il publia ensuite un drame, *Mircea* (1844), qui obtint les suffrages des littérateurs roumains, et des fragments d'un poëme national, *Mikaïda* (1846). Héliade avait été successivement membre de la curatelle de l'instruction publique, inspecteur général des écoles, chef des archives. Lorsqu'eurent lieu les événements de 1848, il abandonna la poésie pour se jeter dans le mouvement libéral et signa une adresse au prince Ribeiro, pour l'engager à diriger ce mouvement. Cette tentative n'eut aucun succès. Nommé peu après membre du gouvernement provisoire, il fit tous ses efforts pour soutenir la révolution roumaine, jusqu'au moment où les patriotes des provinces durent céder à l'alliance turco-russe (septembre). Obligé de fuir pour échapper à la proscription, M. Héliade se réfugia à Kronstadt, puis à Paris, où il resta jusqu'en 1850, époque à laquelle il se rendit en Turquie. Ce n'est qu'en 1850, après avoir successivement résidé à Chio et à Schumla, où il acheva son poëme de *Mikaïda*, qu'il rentra à Bukharest avec Omer-Pacha. Comme poëte et comme écrivain, Héliade a joué un grand rôle dans la renaissance des lettres en Roumanie. Il s'est attaché, dans ses vers, à chanter les gloires et les malheurs de son pays. Disciple et admirateur de Lamartine, comme lui, il se distingue par l'élévation et la noblesse des idées, par la recherche de l'har-